

Cueillir le jour en poésie - textes étudiés en lecture cursive

Texte 1 - Ronsard, *Nouvelle continuation des Amours* (1556)

Hé que voulez-vous dire ? Êtes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer ? Voyez les passereaux
Qui démènent l'amour : voyez les colombeaux,
Regardez le ramier, voyez la tourterelle,

Voyez deçà delà d'une frétilante aile
Voletter par le bois les amoureux oiseaux,
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle :

Ici, la bergerette en tournant son fuseau
Dégoise ses amours, et là, le pastoureau
Répond à sa chanson ; ici toute chose aime,

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer :
Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,
Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.

Texte 3 - Guillaume Colletet, *Amours de Claudine* (Poésies diverses, 1656)

Claudine, avec le temps tes grâces passeront,
Ton jeune teint perdra sa pourpre et son ivoire,
Le ciel qui te fit blonde un jour te verra noire,
Et, comme je languis, tes beaux yeux languiront.

Ceux que tu traites mal te persécuteront,
Ils riront de l'orgueil qui t'en fait tant accroire,
Ils n'auront plus d'amour, tu n'auras plus de gloire,
Tu mourras, et mes vers jamais ne périront.

O cruelle à mes vœux ou plutôt à toi-même,
Veux-tu forcer des ans la puissance suprême,
Et te survivre encore au-delà du tombeau ?

Que ta douceur m'oblige à faire ton image
Et les ans douteront qui parut le plus beau,
.....Ou mon esprit ou ton visage.

Texte 2 - Jacques Grévin, *Sonnets de la Gélodacrye, (L'Olympe de Jacques Grévin), 1560.*

Ces beaux cheveux crépés, qu'en mille et mille
sortes
Tu trousses bravement sur le haut de ton front,
Dedans vingt ou trente ans au monde ne seront,
Mais avec le corail de tes deux lèvres mortes :

Ces deux monts cailletés, ces deux fraises retortes,
Ces deux bras potelés, et ces beaux doigts mourront,
Seulement au cercueil les cendres demourront
Encloses pesamment dessous les pierres fortes.

Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
Tu fais plaindre, gémir, pleurer, désespérer,
Puis mourir, puis revivre un amant en martyr.

Uses-en cependant, Françoise, que le temps
T'en donne le loisir : car tous ces poursuivants
En la fin comme moi ne s'en feront que rire.

Texte 4 - Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, (1857)

Remords posthume

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchalour,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini
(Car le tombeau toujours comprendra le poète),
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ? »
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

Texte 5 - Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913.

Aubade chantée à Laetare un an passé

C'est le printemps viens-t'en Pâquette
Te promener au bois joli
Les poules dans la cour caquètent
L'aube au ciel fait de roses plis
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus
Ils s'embrassent à bouches folles
Devant des sites ingénus
Où sous les roses qui feuillolent
De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente
De la floraison qui paraît
La nature est belle et touchante
Pan sifflote dans la forêt
Les grenouilles humides chantent

**Texte 6 – Guillaume Apollinaire, *Il y a*,
publication posthume, 1925**

La cueillette

Nous vînmes au jardin fleuri pour la cueillette.
Belle, sais-tu combien de fleurs, de roses-thé,
Roses pâles d'amour qui couronnent ta tête,
S'effeuillent chaque été ?

Leurs tiges vont plier au grand vent qui s'élève.
Des pétales de rose ont chu dans le chemin.
Ô Belle, cueille-les, puisque nos fleurs de rêve
Se faneront demain !

Mets-les dans une coupe et toutes portes doses,
Alanguis et cruels, songeant aux jours défunts,
Nous verrons l'agonie amoureuse des roses
Aux râles de parfums.

Le grand jardin est défleuri, mon égoïste,
Les papillons de jour vers d'autres fleurs ont fui,
Et seuls dorénavant viendront au jardin triste
Les papillons de nuit.

Et les fleurs vont mourir dans la chambre profane.
Nos roses tour à tour effeuillent leur douleur.
Belle, sanglote un peu... Chaque fleur qui se fane,
C'est un amour qui meurt !

**Texte 7 – Guillaume Apollinaire, *Il y a*,
publication posthume, 1925**

Adieux

Lorsque grâce aux printemps vous ne serez plus
belle,
Vieillotte grasse ou maigre avec des yeux méchants,
Mère gigogne grave en qui rien ne rappelle
La fille aux traits d'infante immortelle en mes
chants,

Il reviendra parfois dans votre âme quiète
Un souvenir de moi différent d'aujourd'hui
Car le temps glorieux donne aux plus laids poètes
La beauté qu'ils cherchaient cependant que par lui.

Les femmes voient s'éteindre en leurs regards la
flamme ;
Sur leur tempe il étend sa douce patte d'oie.
Les fards cachent les ans que n'avouent pas les
femmes
Mais leur ventre honteux les fait montrer du doigt.

Et vous aurez alors des pensers ridicules.
- C'est en dix neuf cent un qu'un poète m'aima.
Seule je me souviens, moi, vieille qui spécule,
De sa laideur au taciturne qui m'aima.
(...)

Texte 8 – Tristan Bernard

Georges Brassens, dans « Marquise », a mis en musique les trois premiers quatrains des Stances à Marquise, auxquels il ajoute celui de T. Bernard
Peut-être que je serai vieille,
Répond Marquise, cependant
J'ai vingt-six ans, mon vieux Corneille,
Et je t'emmerde en attendant.

Texte 9 – Georges Brassens (paroles et musique), in Album n°8, 1964, et dans Georges Brassens, Chansons d'aujourd'hui, éd. Séghers, 1963.

« Saturne »

Il est morne, il est taciturne
Il préside aux choses du temps
Il porte un joli nom, Saturne
Mais c'est Dieu fort inquiétant
Il porte un joli nom, Saturne
Mais c'est Dieu fort inquiétant

En allant son chemin, morose
Pour se désennuyer un peu
Il joue à bousculer les roses
Le temps tue le temps comme il peut
Il joue à bousculer les roses
Le temps tue le temps comme il peut

Cette saison, c'est toi, ma belle
Qui a fait les frais de son jeu
Toi qui a dû payer la gabelle
Un grain de sel dans tes cheveux
Toi qui a dû payer la gabelle
Un grain de sel dans tes cheveux

C'est pas vilain, les fleurs d'automne
Et tous les poètes l'ont dit
Je regarde et je donne
Mon billet qu'ils n'ont pas menti
Je regarde et je donne
Mon billet qu'ils n'ont pas menti

Viens encore, viens ma favorite
Descendons ensemble au jardin
Viens effeuiller la marguerite
De l'été de la Saint-Martin
Viens effeuiller la marguerite
De l'été de la Saint-Martin

Je sais par cœur toutes tes grâces
Et pour me les faire oublier
Il faudra que Saturne en fasse
Des tours d'horloge, de sablier
Et la petite pisseuse d'en face
Peut bien aller se rhabiller...

Texte 10 - Première interprète : Françoise Hardy Paroles: Cécile Caulier. Musique: Cécile Caulier et Jacques Lacombe, 1964 © Editions Sidonie/Alpha Autre interprète: Natacha Atlas

Mon amie la rose

On est bien peu de chose
Et mon amie la rose
Me l'a dit ce matin.

A l'aurore je suis née
Baptisée de rosée
Je me suis épanouie
Heureuse et amoureuse
Aux rayons du soleil
Me suis fermée la nuit
Me suis réveillée vieille
Pourtant j'étais très belle
Oui, j'étais la plus belle
Des fleurs de ton jardin.

On est bien peu de chose
Et mon amie la rose
Me l'a dit ce matin.

Vois le Dieu qui m'a faite
Me fait courber la tête,
Et je sens que je tombe
Et je sens que je tombe
Mon cœur est presque nu,
J'ai le pied dans la tombe,
Déjà je ne suis plus.
Tu m'admirais hier
Et je serais poussière
Pour toujours demain.

On est bien peu de chose
Et mon amie la rose
Est morte ce matin.

La lune cette nuit
A veillé mon amie
Moi en rêve j'ai vu
Éblouissante et nue
Son âme qui dansait
Bien au-delà des nues
Et qui me souriait
Crois celui qui peut croire
Moi, j'ai besoin d'espoir
Sinon je ne suis rien.

Ou bien si peu de chose
C'est mon amie la rose
Qui l'a dit hier matin

